

	Salaün Lucien : Né le 18-11-1836 à Brest ; 1861, prêtre, vicaire à Saint-Mathieu Quimper puis directeur au grand séminaire ; 1877, chanoine honoraire ; 1879, chanoine titulaire ; 1906, doyen du chapitre ; décédé le 26-06-1915. Étude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1915 p. 446-450.
--	---

Mercredi dernier, 23 Juin, la nouvelle de la mort de celui que les intimes appelaient *le Saint Homme*, d'autres, *le Petit-Père*, et que tous enveloppaient dans les mêmes sentiments de vénération affectueuse, se répandit très vite en ville, surprit ceux qui n'avaient pas su sa maladie rapide, foudroyante, et affligea profondément tout le monde. Chacun sentait qu'il perdait un ami sûr, on conseiller prudent, un confesseur dévoué, un modèle parfait.

Une extrême bonté, toute faite de loyauté et de droiture, caractérise la vie de ce cher chanoine, que l'on cherchera, et que l'on pleurera longtemps.

Il était né à Brest, le 16 Novembre 1836, d'une famille honorable, modeste, mais solidement chrétienne. Il aimait, dans ces derniers temps surtout, à rappeler ses souvenirs d'enfant, qui se classaient invariablement sous la double forme de ses tentatives de messes à dire, de cérémonies à faire — déjà le professeur de Liturgie et le maître de Cérémonies perçaient en lui —. Ces petites messes enfantines, dites avec un liquide plus fort que le vin, et ces cérémonies tout-à-fait bruyantes ne lui rapportaient guère que des corrections bien appliquées. Hélas ! ces usages de bonne éducation et de vrai redressement par la manière forte n'existent plus, pour le plus grand malheur des enfants qui grandissent volontaires, gâtés et indomptés, et pour le réel châtiment des pères et mères. Ils abdiquent leur autorité, s'attachent à ne point faire pleurer leurs enfants, sauf à pleurer eux-mêmes plus tard. Ils se croient tendres, et ils ne sont que faibles.

Lucien Salaun était appelé à la plus sublime des vocations : Dieu l'avait marqué pour être prêtre. Il entra au Petit-Séminaire de Pont-Croix et fit de fortes études. Cette maison d'éducation, qui a fourni tant de prêtres, était alors dans tout l'éclat d'une prospérité qui devait durer encore de longues années, jusqu'au jour, trois fois triste, où elle fut fermée, confisquée. Aucun de ceux qui ont assisté à ces scènes si profondément affligeantes n'oubliera jamais ce qu'il a vu et entendu ce jour-là. Et cependant, ce n'était pas la première violation du droit et de la justice ! A l'heure même, où nous traçons ces quelques lignes, notre pensée remonte à trente-cinq ans en arrière, le 30 Juin 1880 : nous revoyons les préparatifs pour chasser de chez eux les Pères de Saint-Joseph : nos oreilles retentissent des coups qui font éclater les portes, et nous nous mêlons au cortège innombrable qui accompagne les victimes à Saint-Corentin ! Que de souvenirs dans cet anniversaire !

Mais, ici, c'étaient des hommes faits, habitués par vocation à la lutte et à l'épreuve, et de taille à la mesurer et à la vaincre. Là, à Pont-Croix, c'étaient des enfants, l'espoir du diocèse : qu'allaient-ils devenir ? Dieu y a pourvu largement ; les pires situations se dénouent aisément sous Sa main puissante.

Au Grand-Séminaire, M. Salaun fut tout entier à sa formation spirituelle et aux études si attachantes de la théologie. A ce double point de vue, il se fit justement remarquer et apprécier de ses supérieurs et professeurs, tous hommes de grand savoir et de hautes vertus. Aussi se trouva-t-il tout naturellement indiqué pour prendre bientôt place dans leurs rangs. Ordonné prêtre à Vannes en 1861 — Mgr Sergent, de grande et impérissable mémoire, était alors à Rome —, il fut nommé vicaire à Saint-Mathieu de Quimper; mais il ne fait qu'y passer. Au bout de six mois, appelé au Grand-Séminaire comme professeur, il devait y passer plus de dix-huit ans. Il regretta cette bonne et belle paroisse, et fut regretté de ceux qui avaient vu son dévouement, et deviné ses rares qualités sacerdotales.

Au Grand-Séminaire, la vie est austère ; c'est le surmenage intellectuel et la plus stricte ponctualité dans l'observation minutieuse de la Règle. Il connut là les plus belles années de la vie du prêtre qui jette, dans des esprits ouverts et cultivés, les bonnes semences de la science, de toutes sciences, et

les délicatesses du cœur dans des cœurs jeunes, ardents, et ne voulant que la plus grande gloire de Dieu par le salut des âmes. M. Salaün a goûté ces travaux durs, mais attachants, de la paternité des esprits et des cœurs.

Cependant, le Grand Séminaire avait aussi besoin d'un Administrateur actif, ferme et bon. On pensa à lui, et il devint Econome. Ce n'était pas une sinécure que de pourvoir à tous les besoins d'un aussi nombreux personnel avec des ressources très modestes, et bien au-dessous de celles que le public lui attribuait. Cette nomination, qui le plongeait dans les questions matérielles — elles ont bien certes leur grande importance —, ne l'enleva point tout-à-fait à sa chaire de professeur ; il enseigna la Liturgie avec une compétence qui en faisait apprécier et aimer jusqu'aux moindres détails.

Les années passaient, occupées, sérieuses, mais non tristes, joyeuses même. On aimait dans ce vieux réfectoire, disparu sans laisser de regrets, aux heures courtes du délassement nécessaire, à se faire la petite guerre, et le bon M. Salaün y jouait souvent le rôle d'aimable victime volontaire. On lui rappelait telle anecdote qui avait toujours le don de faire sourire : un certain jour — peut-être plus souvent que cela —, M. l'Econome, croyant de sa charge et de sa dignité de tout voir, de tout essayer par lui-même, et de se rendre compte des moindres détails, avait enfourché le vigoureux cheval du Séminaire. *Bayard* était son nom, mais ce *Bayard* ne fut pas longtemps sans reproche. Au bout d'un temps de trot qui parut probablement trop long à tous les deux, le cavalier, au mépris des leçons d'équitation prises sur les *chevaux de bois* de la place de la Liberté, à Brest, perdit les étriers, et se trouva sur le sol dur de la route de Pont-l'Abbé. Un coup de reins sec et un écart de *Bayard* avaient suffi. Hélas ! les témoins ne manquaient pas.

Ce sont là des petites histoires et légendes qui font toujours la joie des centres où l'on mène la vie la plus sérieuse et la plus studieuse !

Déjà chanoine honoraire en 1877, M. Salaun fut nommé chanoine titulaire de la cathédrale en 1879, et quelques années après, doyen du Chapitre. Sa place était indiquée parmi ces prêtres vénérables du clergé, voués à la prière, de si parfait exemple, et toujours prêts à rendre les meilleurs services de la sûreté de leur doctrine, de leur zèle ardent, et de leur expérience consommée.

Le nouveau chanoine titulaire se classait naturellement parmi les prêtres les mieux doués pour entendre les misères humaines, y apporter les remèdes divins des sacrements, et consoler jusque dans leurs défaillances les natures faibles, mais de bonne volonté quand même. Pendant trente-six ans, on le vit courir à son confessionnal, y rester des journées entières, et même faire le guet tout près, comme pour ne laisser échapper aucune *proie* à son zèle pour Dieu seul. Trente-six ans de cette vie la plus fatigante, la plus méritoire, la plus délicate ! que d'âmes sauvées ! de cœurs meurtris pansés, de larmes essuyées, d'espérances revenues ! Son assiduité près des malades fut admirable, consolante et bénie. Ses aumônes dépassèrent ses ressources ; mais lui ne se souciait que de soulager les misères connues ou cachées : Dieu seul a vu les élans de son cœur prodigue.

Et comme si ce travail intense à Saint-Corentin ne lui suffisait pas, il s'en allait par la ville, dans les communautés, confesser de bonnes et saintes Religieuses, avides de ses conseils et de sa direction. Les Sœurs du Bon-Secours, les Dames du Sacré-Cœur, et tant d'autres pourraient dire son exactitude et l'intérêt qu'il leur portait. Il aurait tant voulu les voir heureuses et rassurées ! Cependant, la persécution battait déjà son plein ; et lui, bon, droit, incapable de toute malice, assurait que les jours mauvais ne viendraient pas, ou que, s'ils venaient jamais, ils ne dureraient pas. Hélas ! le *prophète* se trompait. Quand il vit le Séminaire fermé - son cher Séminaire qu'il aimait à revoir le plus souvent possible - , et les Abbés dispersés, quand il vit le Sacré-Cœur spolié, et ces dignes et saintes Religieuses sur la rue, obligées de prendre la route de l'exil, il ressentit au cœur un coup terrible ; dès lors, il n'en parla plus comme on garde jalousement le silence sur ce qui a brisé la vie. On se plaît à savourer seul les amertumes intimes, que, seul, on apprécie bien.

Il avait cependant trouvé des consolations aimées dans l'Œuvre de la Sainte-Enfance et dans les soins que prodiguait son zèle toujours ardent à la communauté de la Miséricorde, à Kernisy. Il résidait tout à côté, dans la maison de l'Aumônier ; il disait la sainte messe avec cette foi profonde et ce recueillement qui impressionnaient tout le monde ; il confessait beaucoup. Pendant vingt-deux ans il ajouta ce ministère actif à tous les autres de la ville, malgré les fatigues de l'âge, de la distance et du

malheur des temps. Il est tombé à l'heure où sa vie, pleine de mérites, pouvait être moins utile aux autres, par suite d'infirmités pénibles et du surcroît de labeurs.

Grand ouvrier de Dieu jusqu'à la dernière minute ! Toujours bon et affable, il a été terrassé par la maladie, maladie courte comme il convient au prêtre toujours prêt. Il envisagea la mort comme la porte qui s'ouvre sur le repos, la joie, et qui mène à Dieu par Marie.

Ses huit jours de maladie furent édifiants : pas un mot de plainte : un bon sourire sur les lèvres, qui baisaient le crucifix ; quelques paroles d'encouragement ; la réception du saint Viatique comme on reçoit un bon Maître qu'on a fidèlement servi ; l'Extrême-Onction, avec ce sentiment de reconnaissance pour cette grâce suprême ; enfin, ces derniers moments d'une agonie douce qui marquait le départ pour un monde meilleur ; tout cela était édifiant, et nullement attristant : on y sentait trop l'action du bon Dieu. Pendant ces longues heures de souffrances des derniers jours sa pensée — nous le connaissons assez pour l'affirmer — aimait à aller de Notre-Dame de la Salette à Notre-Dame de Lourdes, et de Jérusalem à Rome.

Lourdes ! il y était peut-être allé trente fois, et il y avait conduit des foules.

Rome ! c'était le Pape, et il avait le culte du Pape.

Jérusalem ! Il y avait prié, pleuré : il en avait rapporté des souvenirs ineffaçables. Avec tout cela comment ne pas mourir en prédestiné, en saint ?

Monseigneur daigna le visiter deux fois ; tous les prêtres accoururent, et ses vieux pénitents sollicitèrent sa bénédiction. La bénédiction d'un père porte bonheur aux enfants.

Le mercredi matin, entouré de plusieurs prêtres amis, il rendit le dernier soupir. Bientôt toute la ville s'émut ; pendant deux jours, le peuple se porta à Kernisy et pria près de celui qui avait passé, comme son divin Maître, en ne faisant que du bien.

Son enterrement eut lieu le vendredi 25, à la cathédrale ; M. le chanoine Gadon, vicaire général, un ami de la première heure, chanta la messe, et Monseigneur donna l'absoute.

L'inhumation se fit au cimetière Saint-Marc, dans un caveau qu'une main amie avait préparé pour lui.

La même foule qui avait suivi le convoi de Kernisy à la Cathédrale, l'accompagna à sa dernière demeure : foule très considérable et vraiment pieuse, formant contraste avec les assistants ordinaires des enterrements, où très peu prient vraiment, où presque tous causent, même bruyamment, de sujets parfois les plus étranges et les plus détonants dans de telles cérémonies.

Et maintenant, montrons notre reconnaissance pour ce saint prêtre en priant pour lui, et surtout en le suivant dans la voie du zèle, du devoir et de l'amour de Dieu.

L. R.

Semaine Religieuse de Quimper et Léon, 2 Juillet 1915, p. 446.